

Mickaël Mariaule
Université de Lille
mickael.mariaule@univ-lille.fr

Histoire, théorie, didactique : la traductologie de Michel Ballard

Introduction

Dans cet article, nous nous proposons de voir en quoi l'œuvre de Michel Ballard se distingue dans le paysage traductologique francophone et mondial.

Il est difficile de ne pas verser dans l'hagiographie et de garder toute objectivité quand on a fait ses recherches avec l'un des plus grands penseurs de la traduction de son temps, qui contribua à fonder la discipline académique et scientifique que nous connaissons depuis quelques décennies sous le nom de traductologie et ce, par le biais d'une approche qualifiée de réaliste centrée sur les textes. Michel Ballard, qui nous a quittés en 2015, laisse près de 120 articles et 25 ouvrages, dont quelques-uns ont fait date, constitué un apport immense et sont autant de références dans les champs d'études qui furent les siens : théorie, didactique et histoire de la traduction.

1. La traductologie comme discipline académique et science (d'observation)

1.1. Une discipline académique

Le rôle de la traduction à l'Université, suivant en cela celui qui lui fut confié dans l'enseignement secondaire par le biais d'Instructions Officielles successives depuis l'après-Guerre en France [Chartier 2006], a longtemps été et est encore souvent malheureusement un rôle de simple outil dans l'apprentissage d'une langue étrangère, à partir de laquelle on traduit ou vers laquelle on traduit. À bien y regarder, historiquement, c'est même la fonction première qui lui fut assignée : on passait par la traduction pour apprendre le latin par exemple. Une des conditions *sine qua non* pour que la traduction ne se limite pas aux seuls exercices traditionnels de thème et de version était donc qu'elle soit adossée à une discipline scientifique la prenant pour objet et elle-même enseignée à l'université, ce que Michel Ballard contribua à faire aux universités de Lille et d'Artois (avec la création de cours de traductologie, l'organisation de nombreuses manifestations scientifiques, la fondation d'une collection traductologie aux Presses du Septentrion puis de l'Artois). Ainsi écrivait-il déjà en 1995 :

Or il est bien évident que si la traduction (et pas simplement la version) veut devenir une discipline autonome dans le cadre universitaire, elle ne pourra le faire qu'en fondant son identité sur la didactique et la traductologie. Tant que la traductologie n'aura pas de statut autonome dans le cadre de l'Institution universitaire, les TD de traduction demeureront ce qu'ils sont souvent : des séances aux objectifs assez flous, pour lesquelles tout le monde se sent plus ou moins qualifié [Ballard 1995 : 230]

Depuis la traductologie comme enseignement académique a essaimé un peu partout en France, même si l'on ne peut dire qu'elle est aujourd'hui enseignée dans toutes les universités françaises, loin s'en faut. Delphine Chartier attribuait d'ailleurs cette absence relative dans les cursus francophones à une fragmentation de la discipline due à son interdisciplinarité et à la multiplicité des approches théoriques qui auraient selon elle influé sur la représentation de nombres d'universitaires et freiné sa reconnaissance et son développement en tant que discipline à part entière [*op.cit.* : 288]. Je dis souvent à mes étudiants anglicistes de niveau Licence, non sans une once de provocation, que pour traduire, ils n'ont pas besoin de nous, enseignants. S'ils veulent traduire un texte, qu'ils se munissent de dictionnaires

et traduisent. La plus-value d'un enseignant de traduction est à chercher dans les apports de la traductologie comme approche méthodologique de l'acte de traduire (d'ailleurs les cours de traductologie, notamment en début de cursus, s'appellent rarement ainsi mais plutôt « méthodologie de la traduction », « initiation à ... », « introduction à ... ». Michel Ballard réitérera cette position dans ce qui fut le dernier article qu'il rédigea, peu de temps avant sa disparition, un article intitulé « La traductologie comme espace », et publié dans la revue *Les Langues Modernes* :

Le remarquable développement des études traductologiques a diversement été intégré par l'institution universitaire. La « traductologie » ne figure pas comme discipline officielle ; elle est pratiquée (dans certaines universités seulement) sous forme de séminaires ou de colloques mais guère, ou rarement, sous forme de cours. Les horaires dévolus à la traduction sont relativement réduits et ne laissent pas de place pour une activité de réflexion d'ordre traductologique. Il n'y a pas de section « traductologie » au CNU et il est difficile d'inscrire ou de présenter une thèse qui soit explicitement « traductologique ». Et pourtant, la traductologie pourrait servir de cadre aux travaux pratiques de traduction en permettant une approche et une perception spécifiques qui mèneraient de façon naturelle à la recherche [Ballard 2016 : 14-15]

Même si Michel Ballard a contribué fortement à faire de la traductologie une discipline académique qui a maintenant sa place à l'université, celle-ci est encore loin d'avoir gagné ses lettres de noblesse en France si l'on en juge par le nombre de postes fléchés « traduction-traductologie » sans compter que très souvent, trop souvent, et c'est souvent tabou d'évoquer cette question, les candidatures de traductologues « pure souche », si l'expression m'est permise, passeront après celles de littéraires. Chartier ne dit pas autre chose qui écrit :

En dépit de son statut académique, la traduction ne jouit pas d'un statut aussi noble que d'autres disciplines, l'illustration nous en est donnée par le fait qu'il semble aller de soi que tout enseignant de langue, quel que soit son domaine de spécialité, dispose des compétences nécessaires pour enseigner la traduction [*ibidem* : 288].

Je renvoie à la citation précédente de Michel Ballard : « tout le monde se sent plus ou moins qualifié (pour l'enseigner). La traduction est alors encore considérée, comme elle l'a été souvent dans l'Histoire, comme une activité secondaire puisque non créatrice, une sous-discipline académique

de la littérature (et Christian Balliu explique dans son ouvrage [2002 : 35-36] que c'était déjà le cas à la Renaissance), une sous-discipline scientifique de la linguistique, depuis la création de celle-ci au début du XX^e siècle.

1.2. La traductologie comme science

Il fallut en effet du temps à la traductologie pour émerger en tant que science à part entière, et ce essentiellement pour deux raisons : ses liens avec la linguistique, dont elle a eu du mal à s'affranchir du joug, et le fait qu'elle se situe au carrefour d'autres sciences humaines.

Entre autres symptômes évidents d'une forme de dépendance aigüe à la linguistique, et notamment au structuralisme, la théorisation moderne a développé toutes sortes d'oppositions dualistes qui ne rendent pas forcément justice à la complexité du phénomène qu'elle prend pour objet. Ainsi, aux dichotomies saussuriennes langue / parole, diachronie / synchronie, signifiant / signifié, etc. répondent les couples équivalence formelle / dynamique (Nida), traduction éthique / ethnocentrique (Berman), annexion / décentrement (Meschonnic), communicative / sémantique (Newmark), verres colorés / verres transparents (Mounin), ou encore le plus célèbre d'entre tous peut-être sourciers / ciblistes dont le succès a amené son auteur à focaliser presque intégralement toute sa recherche dessus. Or, « la traductologie, si elle veut se créer comme science, doit se situer hors des prises de position radicales, elle peut les enregistrer, mais en les mettant à leur place dans un spectre plus large qui constitue son domaine d'observation » [Ballard 1992 : 278-279]. Yves Gambier ne disait rien d'autre déjà en 1986 quand il écrivait que la traduction est plus complexe que cela et ne se limite pas à ces « faux dilemmes, aux antagonismes catégoriques, aux typologies rudimentaires [1986 : 165]. D'ailleurs, Ladmiral lui-même reconnaît que si ces dichotomies, et en particulier la sienne, ont été com-modes à un moment donné de l'élaboration de la pensée traductologique, parce qu'elles ont contribué à établir des définitions, à fixer un cadre, des limites, elles sont par trop radicales et la traduction se situe quelque part entre les deux. La voie médiane en traductologie, c'est précisément un axe de la pensée de Michel Ballard.

Ce qui fait la singularité et à la fois la pluralité de la traductologie, c'est qu'elle se trouve au carrefour de multiples sciences (Christine Durieux dit qu'elle est « limitrophe » [2006 : 95-106]). C'est d'ailleurs ce qui devait autoriser sans doute moult penseurs d'autres champs, au premier

rang desquels les philosophes (que Ballard ne nomme pas dans l'extrait qui suit), à s'intéresser à la traduction. La traductologie est pour Michel Ballard une science d'observation de la pratique, ce que Ladmiral appellera une « praxéologie », ou théorie de la pratique :

La traduction est une activité spécifique qui requiert pour son étude une démarche spécifique ; la meilleure manière de construire cette spécificité méthodologique me semble être de l'élaborer à partir de l'observation de l'objet lui-même en tenant compte de ses composantes, de son implantation et de son fonctionnement. La traduction, en tant qu'activité complexe et multiforme, suscite, de façon constante pour certains, ou le plus souvent épisodique, l'intérêt de chercheurs appartenant à des domaines aussi divers que la littérature, la sociologie, la linguistique, l'histoire des idées, pour n'en citer que quelques-uns. Chacun y apporte une démarche qui est la sienne et un centrage qui n'est pas forcément effectué sur la traduction elle-même mais sur la traduction comme province ou illustration de la discipline mère ; le risque extrême étant celui de produire des études où l'on consacre les trois quarts de l'espace de réflexion à un exposé de la discipline mère (dont on semble ne pas arriver à s'extraire) pour finalement suggérer quelques applications pour la traduction [Ballard 2006 : 179]¹.

Michel partageait cette vision avec Georges Mounin, qui, faisant une description critique de l'éminent ouvrage du non moins éminent George Steiner, *After Babel* (1975), écrivait que :

Ce n'est un travail scientifique ni sur le langage ni sur la traduction. C'est un essai de philosophie du langage avec toutes les insatisfactions que peut laisser l'essayisme sur un tel problème, avec le péril de faire de la « littérature » sur la traduction [...]. Par philosophie du langage, il faut entendre ces constructions intellectuelles dont les seuls supports sont la cohérence verbale de la pensée abstraite, à partir de démonstrations par citations plus que par analyse de matériaux bruts [Mounin 1976 : 255-256, dans : Ballard 1996 : 45].

Il y aurait par conséquent selon lui deux voies possibles d'observation de la pratique :

¹ Nous en avons encore fait personnellement l'expérience à l'occasion d'un colloque que nous avons organisé à Lille fin 2021 sur la traduction du culinaire, quelques présentations n'évoquant la traduction et ses problématiques qu'à la marge, au profit d'une des disciplines mères évoquées par Ballard, la littérature.

Premièrement une interrogation directe du processus sous forme d'expériences telles que celle rapportée par Maurice Pergnier dans *Les fondements socio-linguistiques de la traduction* [Pergnier 1993 : 227-240], ou encore les « protocoles de réflexion à voix haute » (« think aloud protocols ») exposés, entre autres, par Paul Kussmaul dans *Training the Translator* [Kussmaul 1995 : 4-37] ; deuxièmement une interrogation indirecte du processus fondée sur l'observation de corpus bilingues offrant la résolution de problèmes de traduction qui vont permettre de décrire les textes en présence et d'émettre des hypothèses sur ces traces tangibles du travail du traducteur [Ballard 1997 : 86-87].

C'est cette dernière méthode que Ballard pratiqua, la traductologie sur corpus. Evoquant les corpus, justement, Mona Baker ne disait pas autre chose deux ans auparavant dans la même revue :

Their most important contribution to the discipline in general is that they support a shift of emphasis, from prescription to description. They allow us to establish, objectively, how translators overcome difficulties of translation in practice, and to use this evidence to provide **realistic** (c'est nous qui soulignons) models for trainee translators [Baker 1995 : 223-243, cité dans : Ballard 1997 : 87].

Il s'agit rien moins que d'objectiver autant que possible une pratique éminemment subjective. On peut remarquer au passage en fin de citation la préoccupation didactique de Mona Baker, qui se veut dans la même lignée que celle de Michel Ballard.

2. Une traductologie réaliste, centrée sur le traducteur et sur les textes

Michel Ballard, contrairement à la majorité des théoriciens présentés ici comme « les vieux maîtres » ou « les grandes figures », a très tôt basé ses réflexions sur la réalité de la pratique sous la forme de l'observation de corpus. Il disait déjà d'ailleurs en 1992 au sujet du traité de Tytler de 1791 : « La traductologie ne peut être le fait de quelques beaux esprits, si brillants soient-ils, qui nous asséneraient des principes généraux que l'on ne vérifierait pas dans la pratique et le contact avec le réel » [Ballard 1992 : 215]. Il semblerait donc que ce travers soit aussi séculaire que la traduction elle-même, ce qui peut-être contribua à éloigner théoriciens et praticiens de la traduction quand bien même la volonté professée très clairement est l'inverse. Songeons ici à la préface de Ladmiral à son ouvrage *Traduire* :

théorèmes pour la traduction : « C'est à récuser un tel clivage que s'essaye le livre qu'on va lire, à montrer que les intuitions des traducteurs ne sont pas nécessaires aveugles théoriquement et que les concepts des théoriciens ne sont pas forcément vides de toute pratique » [Ladmiral 1979 : 7].

Là où d'autres optèrent dans le monde francophone pour une approche philosophique (Berman était professeur au Collège International de Philosophie, et Ladmiral, que nous venons de citer, se présente lui-même comme un « traductosophe ») ou herméneutique (Meschonnic avec le texte religieux)² de la traduction cédant parfois en cela, selon J. Peeters, aux sirènes des *Translation Studies*, qui n'ont parfois plus qu'un lien ténu avec la traduction, c'est en quelque sorte les mains dans le cambouis que Ballard pratique la traductologie :

La traductologie [...] définie comme étude scientifique de la traduction [...] suppose d'étudier la traduction à partir de productions de traducteurs ; ceci signifie la pratique d'études sur corpus [...]. Cette démarche suppose [...] l'analyse textuelle comparée comme moyen d'accès aux décisions du traducteur [...], la prise en compte de traductions multiples et le redéploiement de l'acte par le traductologue lui-même [Ballard 2007 : 47].

Si elle s'affranchit de la discipline mère ('la' linguistique), l'approche ballardienne ne néglige donc pas 'le' linguistique [Ballard 2006 : 182]³ mais tout en intégrant des concepts nouveaux comme la subjectivité ou encore la créativité du traducteur :

La subjectivité doit être intégrée dans une réflexion sur la traduction : pour la lecture autant que pour la réécriture. C'est un aspect qui a été totalement négligé par les approches linguistiques ; un traductologue linguiste comme Mounin, qui est encore si souvent évoqué comme référence dans les milieux francophones, évacue ou oublie la présence de l'homme, le facteur humain en traduction et parle de l'« opération traduisante », terminologie assez curieuse, comme si elle existait en elle-même et avait une action, alors que ce n'est pas l'opération qui traduit mais l'homme [*ibidem* : 184].

Michel Ballard fut pionnier dans l'intégration à la traductologie contemporaine de concepts jusque-là négligés car difficilement

² Et on pourrait ajouter à la liste Steiner, critiqué par Mounin, voir *supra*.

³ Balliu, lui, dit que c'est une opération sur les langues mais qui n'est pas linguistique [2006 : 227].

formalisables, sans doute. Il dirigera d'ailleurs des thèses sur la subjectivité ou la créativité du traducteur. Alina Pélée en convient d'ailleurs dans un article hommage au chercheur lorsqu'elle écrit :

Cette attitude [subjective, c'est nous qui soulignons] qui ne se laisse pas facilement cerner est pourtant une présence indéniable, que l'on parle effectivement de subjectivité ou que l'on côtoie le sujet en abordant des thèmes connexes comme la traduction libre, la créativité, la critique, l'évaluation, l'idéologie, l'invisibilité, l'adaptation, l'intraduisible, la fidélité, voire la traduction automatique (censée justement garantir le manque total de subjectivité) [Pélée 2019 : 144].

On le voit dans la liste des « thèmes connexes » évoqués par Pélée, en fait, la subjectivité, et donc le traducteur, est partout (et nullepart à la fois, si l'on mentionne ici son invisibilité, chère à Venuti). Il s'agit en effet, à partir de l'observable, le traduit, d'émettre des hypothèses, comme pour toute démarche scientifique, sur le processus, sur les choix du traducteur.

Michel Ballard rejette ainsi la vision scientiste et assez lexicaliste de la traduction à la Vinay et Darbelnet pour qui le traducteur doit appliquer des « procédés de traduction » (au nombre de sept), de manière assez mécanique, si l'on en juge par le choix du terme de « procédé » [cf Ballard 2006b]. C'est nier le traducteur comme agent, lui qui est donc, on l'aura compris, au cœur de la démarche ballardienne.

3. Une traductologie inclusive, englobante

Toute sa carrière, Michel Ballard pratiqua, on l'a dit, une traductologie de plein champ (pour reprendre une thématique que ne renierait pas C. Balliu et qui unit des chercheurs de Genève, Bruxelles et Paris à l'occasion de colloques réguliers) mais également multi-champs, au centre de laquelle Histoire et didactique sont indissociables. Comme le note Lieven D'hulst en introduction au volume hommage paru en 2019, « Michel réunissait en lui plusieurs expertises entre lesquelles il parvenait à tisser des liens solides : il était un historien pour qui la théorie était une science auxiliaire ; en même temps, il était un historien convaincu de l'historicité des concepts et des techniques » [D'hulst 2019 : 8].

3.1. Histoire de la traduction

Comment évoquer Michel Ballard en effet sans parler de son apport immense à l'histoire de la traduction. Dès sa thèse de doctorat d'Etat en 1991 (*Eléments pour une didactique de la traduction*, dont il convient de rappeler que ce fut la première thèse soutenue en France entièrement consacrée à la traduction, bien qu'estampillée « linguistique », sous la direction du professeur Paul Bensimon en Sorbonne), l'histoire tient une place très importante. Il en tirera d'ailleurs plusieurs ouvrages dont le moindre n'est pas *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, paru pour la première fois en 1992, une référence, pour ne pas dire la référence en la matière, révisée en 1995 et rééditée en 2007 et dont il s'inspirera pour son *Histoire de la traduction*, paru chez De Boeck dans la collection « Traducto » en 2013, ainsi que pour *Antiquité et Traduction. De l'Égypte ancienne à Jérôme*, que Michel n'eut pas l'occasion d'achever et qui resta à l'état de manuscrit avant que son épouse ne sollicite Corinne Weckteen-Quinio, Lieven D'hulst et moi-même, pour que nous essayions de le publier. Nous avons alors pris contact avec des spécialistes du champ, en les personnes d'Yves Chevrel et Christian Balliu, sans les précieuses contributions desquels nous n'aurions pu mener ce projet à publication, ce qui fut le cas, comme pour boucler la boucle, aux Presses Universitaires du Septentrion, à Lille, en 2019, dans la collection que Michel Ballard avait fondée lui-même. Michel est d'ailleurs l'un des rares historiens de la traduction à la faire remonter à la Haute Antiquité, c'est à dire bien avant Cicéron ou Jérôme et l'un des points forts de sa démarche rigoureuse d'historien (Claude Bocquet nous dit de Michel Ballard qu'il est « historien de la traduction et pourtant un véritable historien » [Bocquet 2019 : 19-26]) est qu'il mettra toujours en perspective, ancrera toujours telle ou telle position, telle ou telle théorie ou principe dans son contexte de production, réparant ainsi « la carence d'études portant sur l'interdépendance historique de la traduction (sa théorisation incluse), d'une part, et de la réflexion langagière, l'institution (l'enseignement, l'Académie, l'Église...) et les champs de sa pratique (littéraire, religieuse, scientifique...), de l'autre » [Ballard et D'hulst, 1996 : 10]). C'est ainsi, par exemple, qu'il prouvera magistralement que l'exploitation des positions de Cicéron ou Jérôme qui a été faite par les théoriciens contemporains était sans doute un peu exagérée ou encore même qu'il nuancera les pratiques des Belles Infidèles comme appartenant à leur siècle et corrélées à la naissance de la langue française et d'une littérature nationale.

On doit également à Michel Ballard de nous avoir fait connaître des personnages et, en philologue, des textes tels ceux de Gaspard de Tende ou encore de Bachet de Méziriac. Car Michel était aussi un éditeur, on l'a dit, et c'est lui qui le premier fit connaître les travaux de Bachet de Méziriac ou encore, plus récemment de Cary.

3.2. Didactique de la traduction

Michel est l'auteur d'un certain nombre de manuels de traduction parfois réédités à de multiples reprises et encore abondamment prescrits aujourd'hui. Ainsi, dès 1980, soit il y a plus de 40 ans, Michel publiait à Lille un ouvrage intitulé *La traduction de l'anglais : théorie et pratique*. Celui-ci fut suivi en 1987 par *La traduction : de l'anglais au français* et l'année suivante d'un *Manuel de version anglaise* [1988]. *Versus. La version réfléchie*, en deux tomes [2003-2004], sera l'aboutissement de l'oeuvre de didacticien de Michel Ballard, qui comptera par ailleurs nombre d'articles ou d'ouvrages à caractère didactique (référéncés en bibliographie) qu'il a coordonnés et qui ont paru dans les collections « Traductologie » qu'il a fondées aux universités de Lille et d'Artois. En cela, Michel se situe dans la lignée de quelques théoriciens dans l'Histoire (pensons ici à Gaspard de Tende en 1660) dont l'objectif se limitait à l'époque à l'apprentissage d'une langue étrangère (on apprenait le latin via la traduction), objectif que Michel a étendu à la formation d'apprentis-traducteurs et que nous essayons de mettre en oeuvre à Lille dans le cadre de nos Masters de traduction, dans le but de former de futurs traducteurs professionnels.

L'approche didactique de Michel trouvera d'ailleurs un écho dans notre propre manuel *La traduction anglais-français. Manuel de traductologie pratique*⁴, paru en 2015, et fortement inspiré de la démarche et de la terminologie de Michel et comprenant une partie de cours avec exercices en auto-correction en ligne, de la traduction guidée et du commentaire de

⁴ Je ne peux m'empêcher de repenser avec émotion et honneur à une de nos dernières conversations téléphoniques au cours de laquelle il me demanda si je serais partant pour concevoir un manuel de traduction « nouvelle génération » pour la collection qu'il dirigeait (« Traducto ») chez De Boeck. Aujourd'hui, le manuel vit sa vie, alors en est à sa deuxième édition et l'on vient d'apprendre, mes co-auteurs (Corinne-Wecksteen Quinio de l'Université d'Artois et Cindy Lefebvre-Scodeller de l'Université de Limoges) et moi-même, qu'il sera décliné pour le couple de langues espagnol-français. La pensée de Michel Ballard vit toujours.

traduction, qui était central également dans son approche didactique et qu'il concevait comme « application didactique et scientifique de concepts théoriques » [Ballard 2016 : 20], ainsi que comme une « observation qui permette de conceptualiser les démarches d'une opération et donc facilite la gestion et la transmission de sa pratique » [Ballard 1995 : 236]. Pour cela, il était nécessaire de mettre en place des concepts et une terminologie précise permettant de décrire et de nommer les décisions et choix des traducteurs :

Les professionnels [...] ont pour objectif principal de produire. Tout dans la situation pédagogique au contraire nous ramène à la description de l'acte de traduire. L'étudiant se heurte à la traduction comme problème, l'enseignant résout la traduction comme problème, et la confrontation de leurs versions respectives ne devient pleinement fructueuse que s'ils sont capables, en dialoguant, de justifier leurs choix [Ballard 1987 : 11].

Michel était un pur enseignant-chercheur, sa recherche nourrissait son enseignement et inversement. Il n'est pas rare en effet de trouver dans ses manuels des exemples de productions erronées d'étudiants puisque :

Notre réflexion est partie de notre pratique comme traducteur et de notre expérience de l'enseignement de la traduction. Rien de ce qui est avancé ici n'est le fait d'une théorisation abstraite et ne fonctionnant que pour elle-même. Ce sont les erreurs des étudiants, la récurrence des solutions apportées à certains problèmes qui ont nourri et provoqué nos analyses [*ibidem* : 5].

3.3. Une théorisation inclusive, englobante

Enfin, la théorie de la traduction selon Ballard se veut inclusive également en ce sens qu'elle se situe hors des prises de positions radicales (voir *supra*), dichotomies et autres visions manichéennes pour lesquelles les théoriciens de la traduction ont toujours eu une prédilection et ce, dès Cicéron et Saint-Jérôme dont Ballard nous rappellera qu'ils furent considérés comme les tout premiers théoriciens de la traduction à tort, les théoriciens contemporains ayant souvent exploité de façon abusive leurs écrits sur la traduction pour préconiser une manière de traduire (en l'occurrence celle dite libre) plutôt qu'une autre (la façon littérale).

L'inclusivité, le caractère englobant de sa théorisation, prend aussi la forme d'un continuum entre traduction-processus et produit, le second étant utilisé, on l'a dit, comme moyen privilégié pour remonter au premier

(cf *supra* 1.2.). Ce continuum entre processus et produit donna notamment naissance à une conception nouvelle de l'unité de traduction (U.T.) qui, n'en déplaise à Vinay et Darbelnet et à la conception scientiste de la traduction, ne se compose pas uniquement d'une base (à traduire) mais également d'un aboutissement (le traduit) et fait intervenir la subjectivité :

L'unité de traduction se présente sur le plan matériel de l'observable sous la forme d'un schéma d'équivalence entre une forme de départ appelée base et une forme d'arrivée appelée aboutissement, étant entendu que ces éléments ne peuvent se concevoir sans contextualisation et qu'ils peuvent, l'un comme l'autre, connaître une représentation zéro [Ballard 2003a : 76].

Si la subjectivité n'apparaît pas explicitement dans cette définition de l'U.T. qui constitue, faut-il le rappeler, l'une des pierres angulaires de la théorisation de Michel Ballard, elle intervient de manière plus évidente dans un article de 2003 traitant de la créativité :

Il faut tenir compte de deux types de composantes de l'UT pour en saisir le mécanisme. Certaines de ces composantes sont presque objectives, elles sont de l'ordre du linguistique, du stylistique, du textuel ; cependant nous utilisons l'adverbe « presque », car elles dépendent pour leur prise en compte de leur perception par le traducteur (il y a donc d'abord un acte de conscience). Les autres composantes sont **subjectives** (c'est nous qui soulignons), elles relèvent de choix conscients ou inconscients du traducteur, de prises de position théoriques clairement exprimées ou non [Ballard 2003b : 256].

Le caractère englobant, équilibré et complet de l'approche de Michel Ballard est donc également à aller chercher dans l'inclusion de concepts jusque-là négligés par la théorie.

Conclusion

Ce qui fait de Michel Ballard un théoricien de la traduction assez unique en son genre, c'est le caractère englobant de sa démarche. Rien n'est en effet laissé de côté et sa théorisation se fonde sur l'histoire et l'observation de la pratique à des fins didactiques et va même jusqu'à intégrer, on l'a dit, des concepts jusque-là copieusement ignorés par la théorie comme la subjectivité ou la créativité du traducteur, pourtant essentiels en traduction pour peu qu'on en fasse, ce qu'elle est foncièrement, une réalité humaine. Dépositaire, avec quelques autres, de sa pensée, j'espère pouvoir contribuer

modestement à la faire vivre, comme ce fut le cas les 28 et 29 octobre 2022 en très bonne compagnie, à Cracovie.

Bibliographie

- Baker, M. (1995), « Corpora in Translation Studies: An Overview and Suggestions for Future Research », *Target*, 7 (2) : 223-243, <https://doi.org/10.1075/target.7.2.03bak>.
- Ballard, M. (2016), « La traductologie comme espace », *Les langues modernes*, 1 : *Approches théoriques de la traduction* : 14-25.
- Ballard, M. (2013), *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, de Boeck Supérieur, Bruxelles.
- Ballard, M. (2009), *Traductologie et enseignement de traduction à l'Université*, Artois Presses Université, Arras.
- Ballard, M. (2007), « Éléments pour une méthodologie réaliste en traductologie », dans : N. Garbovskiy (éd.), *Science of Translation Today (Proceedings of the International Conference, 1-3 oct. 2007)*, Moscow University Press, Moscow : 47-60.
- Ballard, M. (2006a) « La traductologie, science d'observation », dans : *Qu'est-ce que la traductologie ?*, études réunies par M. Ballard, Artois Presses Université, coll. « Traductologie », Artois : 179-194.
- Ballard, M. (2006b), « À propos des procédés de traduction », *Palimpsestes*, hors série : *Traduire ou vouloir garder un peu de la poussière d'or* : 113-130, <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.386>.
- Ballard, M. (2005a), « Téléologie de la traduction universitaire », *Meta*, 50 (1) : *Enseignement de la Traduction dans le Monde* : 48-59, <https://doi.org/10.7202/010656ar>.
- Ballard, M. (2005b), *Les faux amis en anglais* (en collaboration avec C. Wecksteen), Ellipses, Paris.
- Ballard, M. (2004), *Versus : la version réfléchie*, vol. 2: *Des signes au texte*, Ophrys, Paris.
- Ballard, M. (2003a), *Versus : la version réfléchie*, vol. 1: *Repérages et paramètres*, Ophrys, Paris.
- Ballard, M. (2003b), « Entre choix et créativité », dans : M. Ballard, A. El Kaladi (éd.), *Traductologie, linguistique et traduction*, Artois Presses Université, coll. « Traductologie », Arras : 247-264.
- Ballard, M. (2001), *Le nom propre en traduction*, Ophrys, Paris.
- Ballard, M., (2000), « Some Elements for a Seminal Use of Translation at the University », dans : N. Rastorgi-Vasandani (éd.), *The Translation Initiative*:

- Teaching and Training*, Central Institute of English and Foreign Languages, Hyderabad : 61-72.
- Ballard, M. (1999a), *Les faux amis*, Ellipses, Paris.
- Ballard, M. (1999b), « Éléments pour une approche traductologique en didactique de la traduction », dans : *V Jornadas de tradução. Tradução, Ensino, Comunicação*, Éditions de l'ISAI, Porto : 3-24.
- Ballard, M. (1998a), éd. critique : G. Bachet de Méziriac, *De la traduction* [1635], Artois Presses Université, Arras.
- Ballard, M. (1998b), « Comparatisme et didactique de la traduction », dans : I. Garcia Izquierdo, J. Verdegal (éd.), *Los Estudios de Traducción: un reto didáctico*, Presses de l'Universitat Jaume I, coll. « Estudis sobre la traducció », Castellon : 45-68.
- Ballard, M. (1997), « Créativité et traduction », *Target*, 9 (1) : 85-110, <https://doi.org/10.1075/target.9.1.06bal>.
- Ballard, M. (1996), « Gaspard de Tende, théoricien de la traduction », dans : M. Ballard, L. D'hulst (éd.) *La traduction en France à l'âge classique*, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Travaux et Recherches », Lille : 43-61.
- Ballard, M. (1995), « Histoire et didactique de la traduction », *TTR : Traduction, Terminologie, Rédaction*, 8 (1) : 229-246, <https://doi.org/10.7202/037203ar>.
- Ballard, M. (1994), éd. critique : G. Mounin, *Belles Infidèles*, Presses Universitaires de Lille, coll. « Étude de la traduction », Lille.
- Ballard, M. (1993), *La traduction à l'université. Recherche et propositions didactiques*, Presses Universitaires de Lille, Lille.
- Ballard, M. (1992a) [2007], *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Presses universitaires de Lille, coll. « Traductologie », Lille.
- Ballard, M., (1992b), *Le commentaire de traduction anglaise*, Nathan, coll. « 128 », Paris.
- Ballard, M., (1991), « Propositions pour un enseignement rénové de la traduction à l'université », *Triangle 10 : Le rôle de la traduction dans l'enseignement des langues étrangères*, Didier-Érudition, Paris : 143-152.
- Ballard, M. (1990), « Quel cadre pour un enseignement de traduction ? », D. Laporte (éd.), *Traduction et didactique*, Éditions ASA, Porto : 27-49.
- Ballard, M. (1988), *Manuel de version anglaise* (en collaboration avec L. Blary, G. Carpentier, D. Jacquin, A. Solard, F. Vreck, M. Wood), Nathan Université, Paris.
- Ballard, M. (1987), *La traduction : de l'anglais au français*, Nathan, Paris.
- Ballard, M. (1986), « Pour un enseignement de traduction », *Franco-British Studies*, 1 : 27-40.

- Ballard, M. (1985), éd. critique : E. Cary, *Comment faut-il traduire ?*, Presses Universitaires de Lille, Lille.
- Ballard, M. (1984a), « La traduction relève-t-elle d'une pédagogie ? », dans : M. Ballard Michel (éd.), *La traduction : de la théorie à la didactique*, Presses Universitaires de Lille, Lille : 99-109.
- Ballard, M. (1984b), *La traduction : de la théorie à la didactique*, Presses Universitaires de Lille, Lille.
- Ballard, M. (1980), *La traduction de l'anglais : théorie et pratique*, Presses Universitaires de Lille, Lille.
- Balard, M., Baliu, C., Chevrel, Y. (2019), *Antiquité et traduction. De l'Égypte antique à Jérôme*, L. D'hulst, M. Mariaule, C. Wecksteen-Quinio (éd.), Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Traductologie », Lille, <https://doi.org/10.4000/books.septentrion.36865>.
- Ballard, M. et D'hulst, L. (éd.) (1996) *La traduction en France à l'âge classique*, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Travaux et Recherches », Lille.
- Balliu, C. (2002), *Les traducteurs transparents. La traduction en France à l'époque classique*, Les Editions du Haz/sard, coll. « Traductologie », Bruxelles.
- Bocket, C. (2019), « Michel Ballard, un historien de la traduction et pourtant un véritable historien », dans : L. D'hulst, M. Mariaule, C. Wecksteen-Quinio (éd.) *Au cœur de la traductologie*, Artois Presses Université, coll. « Traductologie », Arras.
- Chartier, D. (2006), « La traductologie à l'Université : une grande absente », dans : *Qu'est-ce que la traductologie ?*, études réunies par M. Ballard, Artois Presses Université, coll. « Traductologie », Arras : 283-292.
- D'hulst, L., Mariaule, M., Wecksteen-Quinio, C. (2019), *Au cœur de la traductologie. Hommage à Michel Ballard*, Artois Presses Université, Arras, <https://doi.org/10.4000/books.apu.20393>.
- Durieux, C. (2006), « La traductologie : une discipline limitrophe », dans : M. Ballard (éd.), *Qu'est-ce que la traductologie ?*, Artois Presses Université, Arras.
- Gambier, Y. (1986), « Théorie / Pratique : une fausse alternative. Pour un concept dynamique de la traduction », *Meta*, 31 (2) : 165-172, <https://doi.org/10.7202/002797ar>.
- Ladmiral, J.R. (1979), *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Gallimard, coll. « TEL », Paris.
- Lefebvre-Scodeller, C., Mariaule, M., Wecksteen-Quinio, C. (2015 [2020]), *La traduction anglais-français. Manuel de traductologie pratique*, De Boeck Supérieur, coll. « Traducto », Louvain-la-Neuve (2e éd. revue et augmentée).

Pelea, A. (2019), « La subjectivité, pierre d’achoppement dans les théories de la traduction », in *Au cœur de la traductologie. Hommage à Michel Ballard*, études réunies par L. D’hulst, M. Mariaule et C. Wecksteen-Quinio, Artois Presses Université, Arras : 143-159, <https://doi.org/10.4000/books.apu.20493>.

RÉSUMÉ

Cet article se propose de voir en quoi la contribution de Michel Ballard aux études traductologiques francophones et mondiales est essentielle et fait du chercheur une des grandes figures contemporaines de la traductologie en tant que discipline académique mais aussi en tant que science à part entière basée sur l’observation de la pratique et dont les trois piliers constitutifs que sont la théorie, la didactique et l’histoire de la traduction auront animé la recherche et nourri l’enseignement du chercheur français qui a laissé 120 articles et 25 ouvrages dont beaucoup constituent des références pour quiconque s’intéresse aux problématiques de la traduction.

Mots-clés : Ballard, didactique, histoire, théorie, traductologie

ABSTRACT

History, Theory, Didactics: Michel Ballard’s Translation Studies

This article intends to show to what extent Michel Ballard’s contribution to the Translation Studies literature is essential and has made him one of the most important figures in the field. Indeed, he not only contributed to have translation science taught at the University along with translation courses but also developed it as a proper field of research, independent from – though related to – linguistics. Ballard nearly left no stone unturned and interested at the same time in theoretical, historical and teaching aspects of translation. His views, always based on the observation of corpora, include aspects often widely neglected by translation theorists such as the translator’s creativity and resulted in a renewed conception of translation units including subjectivity. Ballard wrote 120 articles and 25 books, a lot of them being well-known references for whoever has an interest in translation.

Keywords: Ballard, didactics, history, theory, Translation Studies